

LES RÉSISTANCES PRAGMATIQUES AU TRAITEMENT SYNTAXIQUE DES PHRASES SIMPLES CHEZ L'ENFANT

Monique Vion

L'exposé présenté ici concerne les conditions «pragmatiques» de la compréhension de phrases simples chez les enfants ayant entre trois et six ans.

Au niveau de traitement du langage où nous nous situons, *comprendre* consiste pour l'enfant à *attribuer une signification* à une phrase énoncée oralement. Pour comprendre, il faut que soit élaborée une hypothèse sur les relations unissant les éléments constitutifs de la phrase. De telle sorte qu'il soit possible de « dire » qui est actant et qui est patient par rapport à une action donnée.

Nous avons approché l'activité de compréhension dans un contexte de *communication référentielle*.

Il est demandé à l'enfant de mimer le contenu des phrases énoncées oralement et désinsérées de tout contexte linguistique. Pour chaque phrase présentée, l'enfant doit effectuer un mime. Il dispose pour cela de petits jouets, disposés devant lui sur une table. Il doit choisir parmi eux les actants appropriés et les déplacer de façon à réaliser une configuration particulière.

Afin de déterminer quel élément lexical a été pris comme agent, l'expérimentateur note la façon dont l'enfant déplace les jouets. Il enregistre aussi quel est l'arrangement final réalisé.

Cet exposé est destiné à illustrer l'affirmation suivante :

Même dans le cas particulier d'une communication référentielle en situation expérimentale, *la compréhension est un niveau de traitement du langage qui suppose plus que le traitement perceptif des indications fournies par le signal acoustique*.

Comprendre implique une sélection des informations offertes par la suite phonique. Ainsi qu'une *hiérarchisation* de ces informations dans la mesure où nous faisons l'hypothèse qu'un choix intervient une fois les informations recueillies. Affirmer que comprendre c'est *décider*, par rapport à un objectif de nature adaptative, *du sens* à attribuer à un énoncé; c'est affirmer que la compréhension est un niveau de traitement du langage régi par des facteurs d'ordre pragmatique.

Nous pensons pouvoir isoler et étudier expérimentalement des facteurs d'ordre pragmatique. Nous verrons comment dans la suite de cet exposé.

Nous commencerons par une remarque concernant la compréhension du langage chez tout locuteur. Quand un énoncé est présenté à un locuteur, même lorsque cet énoncé n'est pas référé à une situation particulière, le locuteur lui attribue un sens. Ce sens est alors un *sens générique*, construit à partir du sens générique propre à chaque élément lexical lui-même référé à des catégories lexicales particulières.

L'attribution d'un sens est un phénomène *inévitable, nécessaire*.

Lorsqu'on présente, hors de toute référence à un contexte situationnel ou linguistique, une phrase ambiguë comme celle-ci (exemple emprunté à B. Malniberg):

La belle ferme le voile

La phrase est aussitôt pourvue d'*un* sens. On sait par ailleurs qu'une telle phrase peut-être désambiguïsée en permettant au sujet de se fonder sur des indices intonatifs. Ainsi cette même phrase peut-être énoncée de deux manières (indiquées ici par le placement des morphèmes intonatifs) :

La belle /CM/ ferme le voile /Term/

La belle ferme /CM/ le voile /Term/

L'information portée par l'intonème de continuation majeure (/CM/) permet d'identifier les constituants de la phrase et de préciser la catégorie lexicale de chaque lexème (ex. *ferme* est alors reconnu comme appartenant soit à la catégorie nominale, soit à la catégorie verbale).

Mais il est encore plus remarquable d'observer que pour un énoncé donné, en l'absence de toute information intono-syntaxique, les sens concurrents ne sont le plus souvent pas également probables.

Lorsque les chercheurs, dans des expériences préliminaires à leurs propres recherches, ont demandé de paraphraser des phrases ambiguës, ils ont constaté que les ambiguïtés non biaisées n'étaient pas les plus répandues. Ni la référence à des indications prosodiques (qui sont absentes), ni la référence à la situation d'énonciation (qui est absente), ni l'insertion des énoncés dans un contexte linguistique ne peuvent expliquer l'existence de ces biais interprétatifs. On observe des interprétations plus fréquentes que d'autres. Ces interprétations sont communes à un ensemble de sujets, partagées par un certain nombre d'individus. Et l'on ne possède pas, pour le moment, de théorie explicative ou prédictive de ce phénomène. Il est sûr, cependant, que l'explication n'est pas seulement à rechercher dans les indices immédiatement perceptibles.

Le choix de l'interprétation provient de la référence à « quelque chose » qui peut-être désigné de diverses manières:

- une connaissance pratique de l'univers
- une connaissance du monde fondée sur une certaine expérience
- un univers de significations, de représentations
- un univers symbolique, sémiologique

Nous dirons que l'interprétation des énoncés est effectuée en référence à une compétence sémiologique dans laquelle doivent se trouver mêlés des savoirs de tous ordres, et en particulier : des *savoirs* linguistiques et des savoirs pragmatiques.

Nous avons choisi pour montrer cette référence un exemple emprunté aux nombreux travaux portant sur l'interprétation des phrases ambiguës. Mais on peut la retrouver dans le traitement de toute phrase. Ainsi Noizet (1980) indique que le traitement d'énoncés du genre

(1) le facteur distribue le courrier

(2) le facteur examine le moteur

n'est pas identique. Dans la phrase (1), la découverte des relations sousjacentes est plus facile que dans la phrase (2). Cette différence est explicable en faisant appel à la compétence sémiologique des sujets : en remarquant qu'en (1) la relation entre items lexicaux est définitoire alors que dans (2) elle présente un caractère événementiel.

Venons-en maintenant à la question centrale de cet exposé. Qu'en est-il de cette compétence chez les enfants? Joue-t-elle un rôle (et lequel) dans la compréhension des phrases?

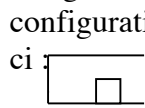
La référence à un univers sémiologique intervient très tôt. Dès que les enfants acceptent la désignation symbolique d'objets. L'expérience de Grieve et al (1977) par exemple a mis cette précocité en évidence.

Dans une tâche destinée à étudier la compréhension de marques de relations spatiales, ces chercheurs ont présenté des instructions où la même paire d'objets : une petite boîte et une boîte plus grande ayant chacune un côté ouvert étaient tantôt appelées:

- petite boîte et grande boîte;

- tasse et table;
- chaise et table.

dès que les enfants acceptent que les boîtes puissent aussi être appelées autrement. Dès 2,6 ans dans l'expérience. Le placement opéré dépend de la façon dont les boîtes ont été désignées. Ainsi l'instruction (<la petite boîte est sous la grande boîte>) donne lieu à la configuration :



Cet exemple montre bien que les connaissances préalables des enfants (qui concernent les rapports fonctionnels canoniques entre les éléments mis en relation par la préposition) jouent un rôle.

Nous verrons dans la suite des résultats présentés que la connaissance des rapports canoniques domine pendant un certain temps les réponses données.

Il reste à montrer chez les enfants la part prise par la référence à une connaissance du monde dans le traitement des phrases.

Nous avons tout d'abord exploré dans quelle mesure et de quelle manière la connaissance des rapports canoniques entre éléments intervient dans la compréhension de phrases simples (Vion, 1978).

Il s'agissait de proposer aux enfants des phrases incongrues, bizarres, hors du commun, non canoniques. Nous avons choisi de nommer ces phrases « antipragmatiques ». Nous avons comparé trois classes d'énoncés - antipragmatiques à des titres divers - à une classe d'énoncés de référence qui décrivent une situation conforme à la pragmatique (Tableau 1).

Tableau 1 : Exemples de phrases.

a) antipragmatiques

- (1) l'élève punit le maître
- (2) l'éléphant caresse la télévision
- (3) la boîte ouvre le garçon

b) exprimant un rapport canonique

- (4) la maman lave le bébé

La situation évoquée par (1) va à l'encontre de toute attente, à l'encontre de l'opinion communément admise. Celle évoquée par (2) a peu de chance de se produire. Son existence ou sa réalisation est incertaine. Celle évoquée par (3) est absurde, étrange, contraire au bon sens.

Ces trois classes de phrases s'opposent les unes aux autres selon qu'elles sont examinées sous le critère de la *renversabilité* ou selon le critère des *caractéristiques lexicales*. Examinées du point de vue de la renversabilité : la phrase (2) s'oppose aux phrases (1) et (3) pour lesquelles on s'attend plutôt à ce que le maître punisse l'élève et que le garçon ouvre la boîte. Examinées du point de vue des caractéristiques lexicales les phrases (1) et (2) s'opposent à la phrase (3), dans la mesure où elles ont un syntagme nominal sujet animé associé à un verbe supposant un actant animé, ce que n'offre pas (3).

Plusieurs exemplaires de ces quatre classes de phrases ont été présentés à cinquante-huit enfants ayant entre 3; 6 et 6; 5 ans, scolarisés en maternelle. Les résultats obtenus (figure 1) appellent deux remarques. La première porte sur le taux de bonnes réponses. Ce taux est très

élevé (entre 75 et 100 %). Il confirme l'usage dominant de traitements syntaxiques¹. La seconde remarque porte sur l'existence de légères différences selon les classes de phrases proposées. Les phrases de la classe (2) ont un traitement très voisin de celles de la classe de référence (4). Elles se confondent totalement à partir de cinq ans. Alors que le traitement des phrases des classes (1) et (3) sont voisins mais ne se confondent qu'un peu plus tard, vers 5; 6 ans.

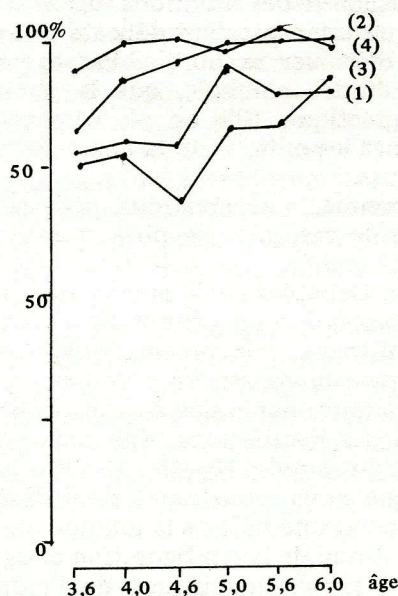


Figure 1 : Évolution comparée des réponses conformes.

1. l'élève punit le maître
2. l'éléphant caresse la télévision
3. la boîte ouvre le garçon
4. la maman lave le bébé

D'un point de vue plus qualitatif nous avons noté que les enfants exprimaient spontanément la perception de la bizarrerie des phrases (3). Ceci à partir de 4; 6, mais surtout de cinq ans, alors qu'ils ne le font pas pour les phrases (1). Lorsqu'on leur demande de dire pourquoi les phrases (1) sont bizarres ils évoquent : la taille respective des actants, l'ordre des choses, l'ordre moral etc.

Même si les différences quantitatives sont faibles et s'amenuisent avec l'âge, elles indiquent qu'un énoncé peut ne pas donner lieu à une réponse conforme à ce qui résulterait d'un traitement syntaxique. Pour qu'il y ait obstacle à une telle réponse, il semble que la caractéristique de non-renversabilité des situations suffise.

Cette caractéristique est cependant délicate à manipuler car il n'est pas toujours facile d'évaluer sa portée. Par exemple, il nous a été rapporté, dans une étude en créole, que la phrase « la fille bat le garçon » est antipragmatique. Elle est plutôt interprétée comme « le garçon bat la fille » par les enfants de la Guadeloupe, en référence aux rapports de force vécus...

¹ Est appelé syntaxique, un mode de traitement des phrases dont on peut supposer qu'il prend en compte des « indications qui n'ont de sens que par les règles de la grammaire » (Noizet, 1980), telles que : l'ordre des termes; les marques morphosyntaxiques; et les marques intonosyntaxiques.

A la suite de ces premières observations, nous ne nous sommes plus intéressé qu'à une seule catégorie de phrases antipragmatiques (Vion, 1981).

Ces phrases ont été élaborées sur le modèle des phrases (3) de l'expérience précédente. C'est-à-dire en permutant les lexèmes nominaux de certains énoncés conformes à la pragmatique. Ainsi : « le cheval va contre l'arbre » permet de construire « l'arbre va contre le cheval ».

La variable pragmatique manipulée a la caractéristique d'être fortement liée à l'énoncé des instructions. Elle relève à la fois du lexique et de la connaissance du monde. Noizet (1980) a proposé le terme de lexico-pragmatique que nous avons repris pour désigner cette variable. Remarquons que l'incongruité naît de la relation entre un sujet inanimé et un verbe d'action, et non de la configuration désignée.

Dans les études en psycholinguistique de l'enfant le processus de compréhension a été envisagé en termes de *stratégies*. Ces stratégies seraient fondées sur les informations extraites des signaux du message verbal.

Il nous paraissait intéressant de montrer que ces stratégies constituent des *procédures* de traitement *mobilisées de façon stable* (ou systématique) par un sujet pour réaliser une tâche donnée. Il nous fallait donc montrer : en premier lieu, que le comportement observé pouvait être expliqué en termes de traitement d'information; et en second lieu, que chez un même enfant il existe une tendance à utiliser un même mode de traitement soit principalement, soit systématiquement.

En théorie, quatre types d'information peuvent être répertoriés.

Trois renvoient à des procédés marquant des fonctions syntaxiques: la succession *syntagmatique* (ex. : l'ordre des termes); les *marques morphosyntaxiques* (ex. : présence de prépositions); et les marques intonosyntaxiques. Le quatrième type est *lexical*.

Nous avons construit un ensemble de phrases qui dissocient les indications généralement associées:

1) Dissociation des aspects lexico-pragmatiques, des aspects syntaxiques. Celle-ci a été obtenue en opposant des phrases pragmatiques à des phrases antipragmatiques. Si le traitement des phrases est essentiellement lexico-pragmatique, alors on doit s'attendre à ce que les noms animés soient pris comme actants des phrases.

2) Dissociation des indications morphosyntaxiques, des indications liées à l'ordre des termes. Il a été fait en sorte que l'actant des phrases ne soit pas toujours le premier élément désigné (ce qui est le cas des énoncés canoniques composés d'un nom sujet suivi d'un verbe). Pour cela, le système de reprise pronominal du nom sujet a été utilisé. Ainsi la phrase : « la fille mange la pomme » devient (« elle mange la pomme, la fille ». Dans la deuxième phrase « la fille » est un élément mis hors syntaxe qui peut occuper différentes places dans l'énoncé. Si le traitement des phrases était essentiellement fondé sur l'ordre, le rôle d'actant serait attribué au premier nom rencontré. Sinon les interprétations doivent être conformes au traitement opéré par un sujet adulte.

3) En dernier lieu, pour que ces phrases soient représentables en action et en trois dimensions tant au niveau des constituants que des relations qui les unissent; le thème général des phrases porte sur des relations spatiales (dans, sur, sans, près de et loin de).

Vingt phrases ont été ainsi présentées à quarante-huit enfants de 3 à 6; 1 ans - dix phrases pragmatiques et dix phrases antipragmatiques (Tableau 2).

Tableau 2: exemples de phrases.
PHRASE

Position 1	Pragmatique elle va la dame sur la table	Antipragmatique elle va la table sur la dame
De	elle va sur la table la dame	elle va sur la dame la table
l'actant 2		

Chacun des lots de phrases présente l'actant, soit en première position, soit en dernière position dans la phrase.

Nous avons recherché la présence d'une cohérence dans les réponses de chaque sujet. De telle sorte que cette cohérence puisse indiquer l'usage d'une stratégie particulière.

La plupart des sujets, dans chacun des quatre groupes de phrases, ont choisi plus fréquemment l'un des deux objets comme actant. De la constance de ces choix au cours de la tâche, nous avons pu induire l'emploi d'une stratégie (Tableau 3).

Tableau 3 Distribution des sujets en fonction de l'âge
et selon les stratégies employées.

âge	3;0-3;6	3;7-3;11	4;0-4;4	4;4-5;9	5;5-6;1	Total
Nb de sujets	9	8	11	10	10	48
Morpho-syntaxique	0	2	5	5	9	21
Lexico-pragmatique	6	3	2	1	0	12
autre	1	1	1	3	1	7
absence de stratégie	2	2	3	1	0	8

Près de la moitié des enfants fait usage préférentiellement d'un mode de traitement fondé sur des indications morphosyntaxiques. Un quart des sujets restants se fonde sur les indications lexie o-pragmatiques.

Ces résultats examinés en fonction de l'âge, font apparaître une répartition des stratégies dépendant de l'âge des sujets. La stratégie syntaxique apparaît tardivement, vers 3; 8 ans et ne cesse de prendre de l'importance au-delà. La stratégie lexie o-pngmatique est présente jusqu'à 4;7 ans, mais prédomine entre 3; 4 et 3; 11 ans.

Lorsque les aspects syntaxiques et lexie o-pragmatiques sont en discordance, les enfants donnent une signification aux énoncés en fonction de l'un des deux aspects. Les sujets les plus jeunes optent plus souvent pour l'aspect pragmatique alors que les plus âgés choisissent l'aspect syntaxique.

Ces résultats montrent (au niveau individuel et non plus seulement au niveau de la performance des groupes) que même quand un traitement syntaxique est disponible, une phrase antipragmatique fait le plus souvent obstacle à sa mise en oeuvre.

Nous avons aussi étudié l'influence des aspects pragmatiques sur la réalisation des configurations spatiales (Vion, 1982).

Les phrases comportaient deux marques de relations symétriques (c'est-à-dire d'un point de vue formel, à une relation vérifiée dans les deux sens *près de* et *loin de*); et trois marques de relations antisymétriques (*dans*, *sur* et *sous*).

La figure 2 montre que les relations *dans*, *sur* et *sous* sont réalisées correctement plus fréquemment que les autres quand les instructions sont des phrases pragmatiques. Le résultat s'inverse quand il s'agit de phrases antipragmatiques alors que la réalisation des autres relations demeure stable.

On note un simple décalage quantitatif selon la stratégie employée. Les sujets qui donnent la préférence au mode de traitement morphosyntaxique réalisent plus de configurations conformes aux attentes que les autres.

Les phrases antipragmatiques sont des artefacts. Elles mettent en discordance : le sens lexical de la préposition (sens construit cognitivement à partir d'un ensemble de situations pratiques, vécues, conformes à la pragmatique) et le rôle syntaxique (rôle abstrait) de cette même préposition. Ces phrases permettent d'illustrer une affirmation très répandue. Celle de l'importance, pour le fonctionnement de la langue dans les conditions habituelles de communication, de la liaison des énoncés aux situations vécues. Les situations, on le dit souvent, favorisent la compréhension précoce de certains énoncés.

Nous voudrions en conclusion, réfléchir sur la signification de ces résultats.

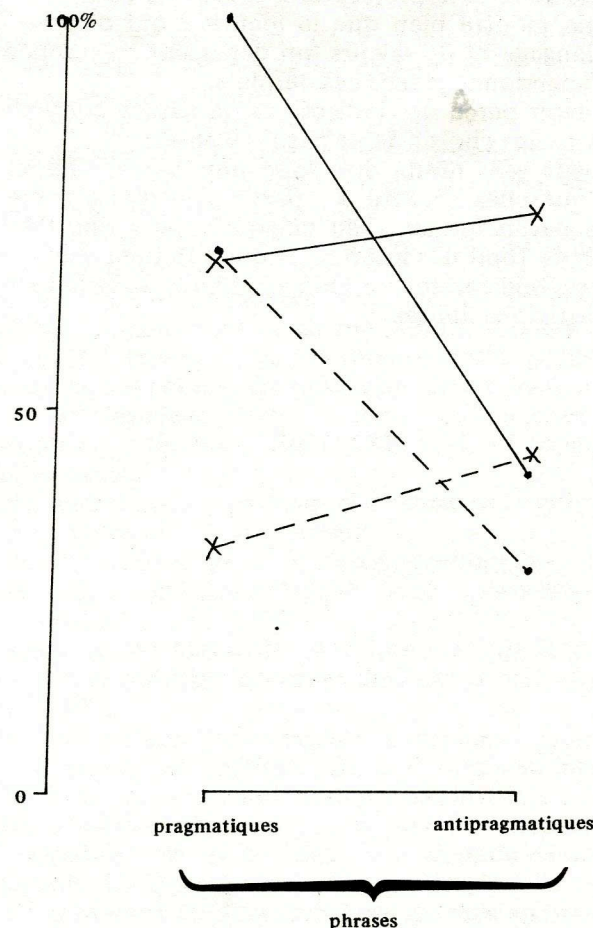


Figure 2 : Réponses obtenues par 8 sujets de 4 ans, en fonction du type de phrase et du type de relation, selon que les sujets effectuent principalement des traitements morpho-syntaxiques (—) ou lexico-pragmatiques (---)
 ● relations antisymétriques
 x relations symétriques

Il y a un moment, situé autour de quatre ans, où les enfants, dans les situations proposées n'utilisent plus la seule référence à la connaissance du monde. Ils acceptent de traiter principalement les indications syntaxiques pour interpréter les énoncés et donc de traiter la structure syntaxique pour comprendre les phrases.

Ceci ne signifie nullement qu'il y ait un moment dans la genèse où la référence pragmatique n'opère plus. Elle n'opère plus de la même manière. La référence quasi exclusive à ce type d'indication est abandonnée au profit d'indications de nature syntaxique. Mais cette

référence est toujours présente dans la compréhension. Elle en constitue la toile de fond, et constitue, dans les cas limites, l'ultime instance de référence.

Pour illustrer cette dernière affirmation, nous prendrons deux exemples, polaires dans le langage, où la syntaxe, à elle seule ne permet pas l'attribution d'une signification. Ces deux situations limites sont *l'ambiguïté syntaxique* et la *métaphore* non lexicalisée ou *libre*.

L'exemple de traitement de la métaphore est extrait de l'étude de Bonnet et Tamine (1982).

Ces auteurs mentionnent des tentatives d'interprétation d'une métaphore dans un poème de Victor Hugo. « Un cheval qui fume » pour des enfants en classe de quatrième et de troisième donne lieu aux propositions suivantes :

- « pour moi, c'est un cheval vapeur »
- « c'est une auto dont le pot d'échappement fume »
- « le cheval laisse derrière lui de la fumée, car la terre se soulève et forme un nuage de fumée »
- « le cheval court dans la nature, il est essoufflé et son haleine est comparée à une cigarette ».

On voit combien dans ces tentatives de recherche de signification, la référence pragmatique constitue l'ultime secours.

Le second exemple illustre mieux notre propos puisqu'il montre combien la résistance pragmatique au traitement d'indices linguistiques et syntaxiques demeure forte, même chez des sujets adultes.

L'expérience de Berkovits (1981) met en concurrence trois classes d'informations:

- des indications provenant du contexte linguistique dans lequel on peut insérer l'énoncé étudié;
- des indications de nature intonosyntaxiques;
- et des indications relevant de la compétence sémiologique des sujets.

Il s'agit d'une tâche de paraphrase de phrases ambiguës. Pour ces phrases, il existe une interprétation dominante (c'est-à-dire un biais) à plus de 70 %.

Les stimulus sont des couples de phrases : Question - Réponse. La phrase Réponse est ambiguë. On la dote d'une intonation allant : soit dans le sens du biais, soit à l'opposé du biais interprétatif. Dans les couples Question - Réponse, cette première caractéristique (intonation de la Réponse) est croisée avec une seconde caractéristique relative à la Question. La Question peut : soit aller dans le sens du biais, soit être neutre par rapport au biais, soit être opposée au biais.

De sorte que le sujet voit des couples Questions - Réponse sous six conditions différentes.

Berkovits observe:

1) que la nature de la Question et celle de l'intonation ont un effet sur la paraphrase produite. Des informations allant dans le sens du biais favorisent une paraphrase allant dans le sens du biais.

2) que l'effet d'induction est plus grand pour le contexte linguistique.

3) enfin (et c'est le résultat qui nous intéresse) que les phrases accompagnées d'un contexte linguistique non congruent avec le biais et porteuses d'une intonation, elle aussi non congruente avec le biais sont encore (bien que faiblement) interprétées dans le sens du biais.

Ce dernier exemple montre bien que le locuteur qui dispose d'un savoir à propos du langage et de savoirs qui dépassent sa compétence linguistique stricte n'abandonne jamais ces derniers.

Le locuteur peut avoir perçu des indications de nature contextuelle ou syntaxique et néanmoins choisir de ne pas les utiliser.

Cette résistance peut sans doute être mise plus facilement en évidence chez l'enfant que chez l'adulte. En partie sans doute parce que l'adulte se conforme davantage au « jeu expérimental » que l'enfant. Elle constitue la toile de fond des interprétations habituellement effectuées par les locuteurs. Elle revient au premier plan lorsque le locuteur est confronté à des situations limites.

REFERENCES

- Berkovits R., 1981, Are spoken Surface Structurer Ambiguities Perceptually Unambiguous ? *Journal of Psycholinguistic research*, 10, 1, 41,56.
- Bonnet C.L. et Tainine J., 1982, La compréhension des métaphores chez les enfants; une hypothèse et quelques implications pédagogiques, *l'information grammaticale*, 1.16.
- Grieve R., Hoogenraad R. et Murray D., 1977, On the young child's use of lexis and syntax in understanding locative instruction, *Cognition*, 5, 235.250.
- Noizet G., 1980, *De la perception à la compréhension du langage. Un modèle psycholinguistique du locuteur*, Paris, PUF, 248 p.
- Vion M., 1978, Les résistances pragmatiques à la compréhension de phrases simples chez l'enfant, *Enfance*, 4-5, 225-236.
- Vion M., 1981, Stratégies de compréhension d'énoncés exprimant une relation spatiale : étude génétique, *l'Année Psychologique*, 81, 87.101.
- Vion M., 1982, Remarques à propos de la compréhension des relations spatiales par le jeune enfant, *F.*